

Une lecture improbable

Francine Clavien

Résumé

Un même poème lu dans des cercles différents et sur deux ans est-il encore le même ? A l'évidence pas, puisque selon la narratrice il s'agit de ruser à chaque fois, la ruse étant comprise comme le geste qui doit composer avec le public, alors que le poème ne s'accommode jamais de ce qu'on voudrait qu'il soit.

Mots-clés

Cercle de lecture, réception de poème, poésie

⇒ Titel, Lead und Schlüsselwörter auf Deutsch am Schluss des Artikels

Auteure

Francine Clavien

Pour Conrad

Le cercle convoité des cultes antiques et des jeux païens a toujours eu pour centre un point de géométrie redoutable grâce à sa courbe qui en dispute parfaitement l'espace. Le cercle de lecture est du même acabit : une parole mi-dieu, mi-clown qui ricoche aux présences du pourtour avant de s'éteindre au centre, nerveusement ou calmement comme elle a vécu. Il y a des cercles restreints, de proches, d'amis et des cercles infranchissables d'initiés, d'autres encore relâchés, comme les cercles qui commercent. Enfin, il y en a de beaucoup plus sérieux, des cénacles.

Dans les lectures que j'ai faites de mes propres poèmes, il y a eu des cercles d'intéressés contrastés, d'anonymes à l'écoute distraite ou très concernée; de participants clairsemés, gênés d'être le centre d'attention du poème qui touchait un point sensible, ou encore, des cercles familiers contre qui j'ai livré bataille pour ne pas être enfermée dans le texte à double tour. Le plus petit cercle ? Quatre dames patronnesses alémaniques et francophiles lors d'une résidence d'écriture au château de Heidegg, néophytes de la poésie, qui opinaient du chef à chaque fois que je levais le regard de mon livre. Le directeur des lieux, un ancien cheminot, les avait arrachées à la visite de la roseraie qu'elles étaient venues admirer, pour les faire entrer dans l'espace de la poésie. Il faut dire que cet homme avait un talent incroyable pour provoquer des lectures de toutes sortes, déjà aux CFF où il faisait lire les poètes dans les salles d'attente des gares. Mais que dire de cet acquiescement du groupe restreint ? Une rature en petit comité ? Je n'étais visiblement pas parvenue à lancer ce qu'il fallait pour sortir de nous-mêmes.

La pierre que j'ai projetée est par contre toujours revenue en fronde. La relecture n'apporte que de l'inattendu comme si les poèmes morts une fois écrits revenaient à la vie lucidement. On apprend alors ce qui était en jeu au moment de l'écriture et comment d'innombrables aînés ont cherché à le dire ; on se juge sous ce qui apparaît comme le nom d'emprunt de la poésie. Je me revois dans la forêt refuge des dernières années du poète Rainer Maria Rilke et, dans le cercle des arbres, je lis pour un festival littéraire qui porte son nom dix poèmes de *L'évadé* écrits trois ans auparavant, mais déjà étrangère à mes textes comme jamais, n'observant pas seulement ce qui est étranger, mais comment une lente transformation a pris corps en moi-même. La bouche ensalivée comme une résine inutile - les pins déboutonnés dans les airs - j'ai de la peine à ancrer ma voix, mais la poésie qui dispose d'un espace fait tout pour tester ses forces et repousser ses limites. Reconnue dans le public, une amie de la famille me fait hésiter à lire le passage qui évoque ma mère et je me sens démasquée dans les mots qui pourraient lui être rapprochés. Ce poème prend soudainement tout à rebours, riant de sa propre gaucherie, d'une filiation ingrate à l'amour.

Le même poème quelques mois plus tard. Dans un comité de collègues réunis dans la salle des professeurs pour une nouvelle lecture, je cite le poète René Char : la poésie action comme l'archer avec son arc, régulier dans son tir et patient dans un travail au long cours. La poésie encore, comme instrument à démasquer l'insignifiance ou la dominance. Outre une poésie engagée qui se pose la question de son efficacité à toucher les mentalités, l'action est une question de toute poésie. Une parole qui, en confirmant une ouverture sur le monde, y réserve des actions et des luttes. Conrad, mon ancien collègue, relève ce dernier mot et me rétorque que la vraie lutte est celle qu'il mène contre la maladie foudroyante qu'on vient de lui découvrir. Que la lutte d'une langue n'est rien en comparaison. Je n'ai pu que consentir et mesurer comment nos corps fringants et notre enjouement à parler poésie s'éloignaient d'une langue qui, en portant sa lutte, est traversée de silence.

On se représente aussi comment des cercles deviennent intimes, de gens étrangers les uns aux autres mais qui, en prenant appui sur chaque image telle qu'elle a précédé l'autre comme dans une « tour de patience », parviennent à en donner un sens. On se représente le pouls des cercles intimes qui bat d'avantage que celui des grands cercles. Beaucoup plus de questions après la lecture, des visages rapprochés où scruter l'étonnement et la joie. Un participant aveugle, dans une association culturelle jurassienne qui tenait dignement à fêter le printemps de la poésie, un soir de lecture dans un hameau frondeur, m'a dit être bien entré dans *L'évadé* grâce à ses images galopantes. J'ai fait galoper à mon tour ces images dans le brouhaha de la foule pour comprendre ce qu'il disait et comme à chaque fois, il nous a manqué un échange

plus long. Je l'imaginais néanmoins entrer dans le texte qui s'évadait lui-même d'un autre lieu comme s'il n'y avait pas de repli ultime, ce dont l'amateur de dépaysement seul peut se contenter.

Ces galops à se rompre le coup m'ont aussi beaucoup coûté. Dans cette forêt de Rilke, pour y revenir, auprès d'une poésie inconvenante ou débridée comme elle doit l'être, l'amie y a ressenti un goût sulfureux. Elle ne m'a pas pardonné d'avoir parlé en première personne - ce qu'elle a pris pour de l'arrogance - de n'avoir pas été la conteuse d'histoires. J'ai perdu l'amie (non pour offense filiale mais pour offense tout court) qui est venue me dire à l'oreille à la fin de la première lecture, je peux te dire si tu me permets, que nous n'étions plus sur la même planète. Un petit glissement aurait suffi pour que ce qui venait d'arriver n'eût pas eu lieu ou à quelqu'un d'autre, mais j'ai dû continuer à parler et à ce point de principe, une chaleur a envahi ma bouche comme si elle s'était ouverte sur une lecture improbable pour ne plus se refermer.

Lorsque la parole est prise pour ce qu'elle est au théâtre, bien à distance, sans que nous ayons besoin de nous sentir hélés, ou qu'elle est partagée par connivence culturelle, elle est au contraire parfaitement acceptée. C'est le cas des cercles intellectuels. Un ami poète s'amuse à prendre ses textes les plus subversifs dans les milieux dépositaires de tradition. Parmi les cercles littéraires suisses romands, le prestigieux Cercle genevois fondé il y a deux cents ans par patriciens et savants se présente comme un temple de l'érudition : fonds patrimonial de livres anciens et contemporains, soirées littéraires et invités prestigieux. Parfois, des troublions comme mon ami s'y donnent à la lecture en feignant atténuer la dangerosité du texte. Il lit crûment des morceaux de chair et de choix, l'air de rien.

Confrontée à la même situation, j'ai lu l'intégralité de *L'évadé* devant un de mes anciens professeurs assis au premier rang qui a laissé sa bouche ouverte sous le coup d'une stupeur. Puisqu'il venait de me confier à l'écart qu'il s'intéressait à de jeunes poésies contemporaines, même très expérimentales, depuis qu'il était à la retraite, et qu'il parrainait des auteurs, je me suis dit qu'il pouvait faire face à beaucoup de choses, que son champ d'appréciation devait être très large. Pourtant, il n'est pas venu me parler à la fin de la lecture et j'ai pris son retrait pour une marque de cynisme. Je ne sais pas vous dire pourquoi, peut-être que j'aurais eu besoin moi aussi, à cette époque, d'un parrain.

S'il n'est poli, le cercle n'est pas pour autant spontané, surtout lorsqu'il est commercial et ses jeux surnuméraires. Une politesse à la manière de l'indifférence. Les foires du livre ou les festivals dispersent l'écoute et les intérêts, les lectures s'enchaînent et se ressemblent. J'ai connu deux situations d'exception à cette rapidité. La première est représentée par la manifestation d'un désir de langues, un recours à la rencontre des langues, au sein d'une édition récente du festival Joseph Conrad de Cracovie. Quand les langues se confrontent, l'intérêt croît et le poème aussi. C'est ainsi qu'après la lecture de grands messieurs comme Alberto Manguel, trois poètes suisses dont moi – de trois régions linguistiques- apparaissions comme sortis d'une terre littéraire sans frontières nettes pour le reste du monde. Contrairement à cette dispersion, pour nous s'est opéré un déplacement : du centre d'une Europe définie par ses plus belles villes marchandes - Paris, Londres, Berlin, Venise ou Florence - vers un au-delà du centre de cette Europe nombriliste, un orient du continent qui est en fait un vrai centre, géographique pour le moins. Nous voici enfin, lecteurs suisses, à partager la scène avec des lecteurs polonais. A plusieurs voix, nous avons lu le poème-source et sa traduction dans l'autre langue, fruit d'un travail en atelier de trois jours. Nous avons entendu les poèmes en polonais qui nous semblaient plus plats à l'oreille que ceux en français dont nous donnions la peine à faire ressortir allitérations et assonances. Fin de la prestation et de notre ignorance.

On aurait pu s'attendre à ce que l'après-lecture laisse place au vide de la mémoire, mais des lecteurs francophiles m'ont attendue pour des questions. Questions de rapports entre le titre - *L'évadé* - et le poème (C'est à une histoire haïtienne que je dois l'inspiration du titre, où l'évadé désigne les textes des poètes exilés des années sombres, mais depuis, il signifie bien plus de choses). Questions autour de certains lieux privilégiés du poème suffisamment évocateurs pour le public, pas forcément clairs pour moi. L'objet de la question suivante avait un rapport avec la contradiction, l'oxymore d'un vers qui décrit deux sangliers affamés et dans ma tentative d'explication, c'est comme si des premières impressions visuelles, les images étaient subitement devenues des images linguistiques : marques d'une traduction qui interprète le poème d'abord selon l'offre de la nouvelle langue.

Deuxième exception, à Séoul, sur invitation de l'Alliance française : mille personnes dans la salle pour de la poésie et des millénaires de poésies dans la salle. Une ferveur de l'écoute qui rend la Corée plus

proche que ça, au même titre que celle des poètes français qui ont commencé à lire la poésie coréenne il y a cent ans. On a vu dans *L'évadé* une multitude de symboles, d'un monde rêvé « autre », et plus que j'en aurais trouvé si on m'avait demandé de faire l'exercice des correspondances. La Corée aime la poésie, de ses racines chinoises à son expression contemporaine. Elle fait partie des meilleures ventes du pays. On me dit que l'intérêt pour la poésie est immense, qu'elle se déploie partout en ville ; un guide me lit les petits énoncés qu'on voit sur les portails des parcs, les rames de métros, les vitrines. Chacun écrit, prend des cours organisés par les administrations locales, qui des grands-mères, qui des adolescents, pratique l'exercice journalier comme les Japonais d'aujourd'hui le haïku. On me dit que la poésie est un « devoir d'homme », une nécessité. La poésie coréenne (sud-coréenne, il va de soi) a cherché à se libérer d'oppressions passées et à reconquérir une langue ; elle se fait voix de la modernité, autant par une sortie de son territoire que par une attention à ses frôlements multiples. Mais au libéralisme le plus radical, elle oppose une inextinguible résistance.

Conrad, décédé aujourd'hui, avait raison : la langue n'existe que dans un corps qui lutte et résiste aux forces qui veulent en faire un objet vide. La poésie est cette possibilité de sens « au risque de n'avoir pas de sens », comme l'a écrit Jacques Derrida, au risque de se tromper et devoir recommencer. *L'évadé*, de reprise en reprise, a transformé l'idée que je m'en faisais. Un poème fuyard d'une grande énergie. Et comme on ne peut prétendre lui donner de traits définitifs, on sort de sa propre lecture à l'état de vertige.

Auteure

Francine Clavien, poète, née en Valais en 1967.

Elle a publié : « Terre arraisonnée », in *Achévé d'imprimer*, éditions Empreintes, Moudon, 2001 ; *Eté visionnaire*, éditions Empreintes, Moudon, 2002 ; *C'est bien ici que je vis*, éditions Empreintes, Moudon, 2005. (À paraître) *Berlin en vie*, éditions Alla chiara Fonte, Lugano, 2013. (À paraître) *L'évadé*, éditions Sicania, Marseille, 2013. Le poème *L'évadé* a paru sous forme d'inédit dans la *Revue Archipel*, Lausanne, 7-2009, pp. 95-111.

Eine unwahrscheinliche Lektüre

Francine Clavien

Abstract

Bleibt ein und dasselbe Gedicht in verschiedenen Lesezirkeln und im Abstand von zwei Jahren gelesen und diskutiert wirklich noch dasselbe? Offensichtlich nicht, meint die Urheberin des Gedichts, Francine Clavien. Jedes Publikum braucht andere Zugänge zu einem lyrischen Text, da muss die Erzählerin in die Trickkiste greifen. Während das Gedicht sich nie dem anpasst, was man von ihm möchte.

Schlüsselwörter

Lesezirkel, Gedichtrezeption, Lyrik

Dieser Artikel wurde in der Nummer 1/2013 von leseforum.ch publiziert.